

Me déshabiller n'a jamais été une tâche facile de Jean Basile

Kevin Lambert

Peut-on choisir ses formes de vie ?

Number 261, Summer 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86937ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lambert, K. (2017). Review of [*Me déshabiller n'a jamais été une tâche facile* de Jean Basile]. *Spirale*, (261), 70–73.

JEAN BASILE

Me déshabiller n'a jamais
été une tâche facile



Peut-on écrire l'histoire littéraire à rebours ?

Par Kevin Lambert

ME DÉSHABILLER N'A JAMAIS ÉTÉ UNE TÂCHE FACILE

de Jean Basile

Éditions Fides, 2016, 784 p.

La publication récente du roman de Jean Basile *Me déshabiller n'a jamais été une tâche facile* nous invite à penser le rôle du contretemps dans l'histoire littéraire. *Opus 666* est une grande fresque romanesque de 3000 pages qui n'a existé nulle part ailleurs que dans l'imagination de Basile; *Me déshabiller...* en est le désir, incarné en un grand champ de ruines et de papier qui paraît aux éditions Fides près de 30 ans après que l'auteur s'en soit détourné. Quel impact aurait eu ce livre s'il avait été achevé et donné à lire au public et à la critique du vivant de Basile? Y a-t-il une véritable différence entre un ouvrage «achevé» et son chantier? Peut-on faire l'histoire des œuvres ratées, inabouties, voire des livres qui n'ont jamais été écrits? Lire ce roman «posthume» (entre guillemets puisque «l'auteur d'un beau poème est toujours mort», comme le veut la formule de Genet que Basile place en exergue de son *Iconostase pour Pier Paolo Pasolini*) nous amène à repenser la distinction qui paraît souvent trop évidente entre l'œuvre et le projet, le processus et son point final, les promesses et leurs réalisations, la pulsion d'écrire, en somme, et son accomplissement.

Grand Œuvre délaissé par l'auteur de *La jument des mongols*, *Me déshabiller...*

se présente comme la «biographie» de quatre jeunes hommes gais rédigée par Jean Dupont, un polymathe précieux et opiomane qui «n'appartien[t] pas tout à fait à ce livre» parce qu'il est, tout comme l'Oscar de Profundis du récent roman de Catherine Mavrikakis (2016), engendré à partir d'une côte arrachée à Des Esseintes. Enfermé dans son appartement du «ghetto McGill» où il écrit au lit, le narrateur reconstruit (ou fantasme, car il s'agit «aussi [d']un essai sur le souvenir inventé, je devrais dire recréé à partir d'un détail subtil, de la même façon que la science paléontologique invente, recrée, le plus grand dinosaure à partir d'un fragment de boîte crânienne heureusement retrouvé») l'histoire de ses protagonistes et du Québec moderne.

Le livre à faire

Me déshabiller n'a jamais été une tâche facile est un livre qui pense son projet et qui se pense comme projet, nous donnant à lire ses hésitations, ses vacillements, son surgissement. Parce qu'il a été abandonné par Basile, on dira qu'il s'agit d'un roman «inachevé». Or comment penser la «fin» d'un livre qui se veut aussi vaste, perpétuellement ouvert? Le roman s'écrit dans une progression

fragile, qui tâtonne et craint qu'un mot mal choisi (ici «homosexualité», «une sorte d'identité» qui réunirait les quatre personnages «quoique leur destin individuel soit fort différent l'un de l'autre», souligne le narrateur) ne fasse «s'écrouler un édifice pas encore construit, mais dont les premières fondations ont déjà requis bien de la peine». Constamment mise en danger et en doute par le discours qu'elle tient sur elle-même, la narration du roman est fortement marquée par une auto-réflexivité qui juge sans cesse la progression du récit et le style dans lequel il s'écrit. S'ajoutent à cela des dissertations sur des chefs-d'œuvre de la peinture, de la littérature ou de la musique, autant de réflexions esthétiques et d'*ekphrasis* qui servent, comme le *non finito* de Da Vinci, de miroir au livre qui s'élabore. Le roman cherche une forme et la trouve dans la recherche elle-même; le façonnage de l'écriture s'y fait dans la prospection, le tâtonnement, la quête esthétique – c'est peut-être son aspect le plus proustien, filiation que Robert Lévesque commente dans sa magnifique préface à l'ouvrage. *Me déshabiller...* donne ainsi à lire une narration incertaine, parfois incompréhensible, qui révèle ses mensonges, tente le sublime (l'atteint parfois) et attire sans cesse

l'attention sur ses propres défauts, allant même jusqu'à douter que le livre puisse trouver lecteur : «*Mais je ne suis pas sûr que, sur le plan de la pratique individuelle, certains lecteurs, la plupart sans doute, n'aient déjà l'envie de refermer ce livre, soit par dégoût profond, quelque chose de secret en eux qui les rebute réellement, même s'ils n'en sont pas conscients.*»

L'échec, l'inabouti, l'avorté caractérisent l'esthétique du livre de Jean Basile autant qu'ils se trouvent au cœur de sa composition, nous forçant ainsi à revoir notre rapport généralement dépréciatif aux œuvres ratées ou inachevées. Raté? *Me déshabiller...* est certes souvent mauvais, voire pénible à lire, mais en portant attention au projet d'écriture qui s'élabore au fil du livre, on constate l'étonnante adéquation entre le texte qui se déploie sous nos yeux et ses visées esthétiques. Inachevé? La question, au fond, est mal posée. Le narrateur du roman de Jean Basile est d'ailleurs clair sur ce point, lorsqu'il rapporte un échange avec le jeune peintre Marcellin Gastineau sur le thème de «*finir ou commencer une œuvre*», questionnement qu'il résout en disant : «*Je dus admettre, en fin de compte, que "finir" n'a aucun sens, que "finir" n'a aucune importance, que toute œuvre, aussi parfaite d'apparence soit-elle, n'est jamais finie, car elle s'enlise dans le néant du silence où rien ne peut finir jamais.*» Lire la dernière publication de Jean Basile nous apprend que si l'énorme ouvrage de plus de 700 pages demeure «inachevé», il ne l'est pas plus qu'une autre œuvre, illustrant ainsi parfaitement ce que Giorgio Agamben, dans un essai récent intitulé *Le feu et le récit*, affirmait à propos des livres publiés, ces «*fragment[s] d'un processus créatif potentiellement infini*» qui ne se «*distinguent qu'accidentellement de l'œuvre inachevée*».

Désir d'histoire

Comment interpréter, à la lumière de cette «théorie» des œuvres en perpétuel chantier que nous invite

à considérer le roman de Jean Basile, la dimension historique de cet ouvrage? Disons d'abord que *Me déshabiller...* est un livre qui pense sa propre historicité de deux manières : en mimant la fresque historique et en recomposant le récit du Québec moderne à sa façon. La première dimension est la plus évidente, puisque le roman couvre une vaste période et raconte de nombreux moments importants de l'histoire québécoise. S'y voient décrits un Québec des années 1950 «*en retard sur le monde*», époque où les protagonistes, «*produit[s] d'une génération intérieure où il était moins facile de s'épanouir personnellement compte tenu d'un environnement défavorable et rétréci*», ont leurs premières expériences sexuelles hésitantes; la mort de Duplessis, le même jour où le journaliste Julien Perrot, dans les toilettes de la salle de rédaction du *Devoir*, se découvre des morpions; les années 1960 de la «libération sexuelle», qualifiées de «*débauche de non-sens*» par le narrateur pourtant pervers qui avoue préférer le mystère lié aux interdits et aux non-dits. La diégèse s'étend jusqu'à 1983, année où Dupont se remémore les quatre garçons qu'il a naguère connus. Le récit fourni de cette période est toutefois troué. L'impression de «fresque» fait davantage office de masque que de véritable projet, et si *Me déshabiller...* se fait parfois passer pour un roman «historique», c'est autrement que par une fidélité au «grand récit» de la modernité québécoise. Ni contre-histoire, ni roman encyclopédique qui rivaliserait avec la ligne du temps, Basile considère l'histoire en ce qu'elle est *récit* et rien d'autre, y superposant d'ailleurs constamment l'interprétation vaguement psychanalytique que s'en fait le narrateur de ce Québec qui «*ne stimule rien, dans l'imaginaire humain, qui soit exceptionnel, ni monuments anciens grandioses qui éblouissent le monde par leur audace architecturale ou la grâce exquise de leur conception de l'espace, ni hommes célèbres dont la pensée universelle ait fait sa marque dans le génie historique*».

La deuxième articulation entre le roman et l'histoire se lit dans cette attention portée à l'évolution des mœurs et des espaces (homo)sexuels. En insérant le destin de quatre protagonistes gais dans le «grand récit» historique, en les faisant entrer dans une histoire trop souvent imperméable à ses marges, mais aussi en portant attention à des figures homosexuelles (Bourgault) ou à la sexualité ambiguë (Duplessis), Basile refait à sa manière l'histoire du Québec pour en livrer une version devenue *queer*, un tableau dans lequel l'homosexualité constitue à la fois l'objet et le point de vue narratif. Les aléas de l'histoire québécoise sont ainsi interprétés par Jean Dupont à partir de métaphores renvoyant à la sexualité gaie, par exemple lorsque ce dernier résume *Nègres blancs d'Amérique* («*dont le vrai titre était "Tapettes d'Amérique"*») en disant que «*le Québécois jou[e], dans ce discours, le rôle de l'enculé par rapport à celui de cet enculeur d'Anglais*». Par le biais de la fiction, Jean Basile fait à l'histoire québécoise ce que font les critiques (surtout anglo-saxonnes) du «*Queering*», perspective qui propose des lectures sensibles aux sexualités et au genre (en ce qu'il est avant tout construction, comme le pense notamment Judith Butler) dans l'œuvre d'écrivains et écrivaines (E.M. Forster, Agatha Christie) ou dans des corpus (littérature gothique, Renaissance) qui paraissent a priori hétéronormés. «*Je n'ai d'amours écrites que les récits des grandes traversées amoureuses de modèles mixtes, Dante et Béatrice, Roméo et Juliette, Abelard et Éloïse [sic]. Je n'ai que des romans où des Julien Sorel tombent aux genoux d'Anna Karénine. Je n'ai que des pièces de théâtre où un éternel Titus aime une non moins éternelle Bérénice. Il me faut presque tout inventer.*» Dans ce passage où un fabuleux télescopage de l'histoire de la littérature occidentale vient souligner la matrice hétérosexuelle dans laquelle elle se serait toujours écrite, le narrateur révèle cette autre visée de son ouvrage : celle d'«inventer», de construire un imaginaire social et littéraire qui échapperait à cette grande matrice hétérosexuelle.

Me déshabiller... donne ainsi à lire une narration incertaine, parfois incompréhensible, qui révèle ses mensonges, tente le sublime (l'atteint parfois) et attire sans cesse l'attention sur ses propres défauts, allant même jusqu'à douter que le livre puisse trouver lecteur

Ce que parvient à faire Basile par sa description des lieux, des rituels, des désirs et des nuances innombrables dans la pratique de la sexualité entre hommes tout au long de ce roman qui revêt des allures tantôt psychanalytiques, tantôt sociologiques, mais toujours littéraires.

Potentialités inabouties

Dans *Ce que peut l'histoire*, sa leçon inaugurale au Collège de France, Patrick Boucheron en appelait à une écriture historique engagée, débarrassée de la dimension téléologique, des périodisations artificielles ainsi que des grands idéaux de fondation et d'origine, une histoire qui se déploierait en dépassant le cadre restreint des nations. «*Ce que peut l'histoire, c'est aussi de faire droit aux futurs non advenus, à leurs potentialités inabouties*», proposait-il. La publication, près de 25 ans après la

mort de l'auteur, de *Me déshabiller...* nous amène à considérer l'écriture d'une histoire littéraire qui inclurait à son récit l'anachronisme, le décalage, le contretemps. Dans une telle histoire, quelle place aménager pour ce roman? Par ses descriptions incomparables de Montréal, cette «*ville-désir*», «*organisme avec des cuisses, des fesses, des mollets, une bouche sur des dents éclatantes, un corps dont le cœur, le sexe, pulsaient rythmiquement*», par ses influences littéraires issues du «*génie homosexuel de notre civilisation*» (Sade, Proust, Genet, Mann, la Yourcenar des *Mémoires d'Hadrien*), plutôt rares dans la littérature québécoise, ainsi que par la fulgurance de certaines de ses phrases qui trônent comme des statues intactes parmi les décombres, j'imagine l'espace qu'aurait pu occuper ce livre dans l'histoire de la littérature québécoise. Il faudra peut-être un jour être sensible à la suggestion

de Boucheron et faire l'histoire des «*futurs non advenus*» et des «*potentialités inabouties*» de la littérature, écrire l'histoire littéraire à rebours et redonner leur place aux livres qui n'ont pas été écrits, réussis ou achevés et dont les promesses demeurent significatives. Il faudra peut-être que la littérature québécoise lise un jour la fin de «*La promenade des trois morts*» d'Octave Crémazie, la «*véritable*» *Grande tribu* de Victor-Lévy Beaulieu, l'*Obombre* d'Hubert Aquin, les romans écrits par Michèle Lalonde après les années 1980, ceux qui dorment dans les tiroirs de Réjean Ducharme, ou encore qu'elle assiste à toutes les installations folles imaginées par Vickie Gendreau dans *Drama Queens*. La plus grande force du livre de Jean Basile est peut-être celle-ci : nous donner à lire entre les lignes les promesses de la littérature. ■